

HONFLEUR

BAUDELAIRE A HONFLEUR : LA « MAISON-JOUJOU¹ », par Pierre BRUNEL

Quiconque a un peu étudié *Les Fleurs du Mal* sait que le long poème nouveau sur lequel s'achève la nouvelle édition de 1861, l'édition désormais autorisée, a été composé à Honfleur. Curieusement, Charles Baudelaire a écrit « Le Voyage » dans une sorte de retraite où il menait une vie sédentaire. Contraint jadis par son beau-père et par son frère à un immense périple qui l'a détourné à jamais d'une semblable aventure, il déclare « amer » le « savoir [...] qu'on tire du voyage ». Le monde entier, à ses yeux, se réduit désormais à presque rien :

« Le monde, monotone et petit, aujourd'hui,
Hier, demain, toujours, nous fait voir notre image :
Une oasis d'horreur dans un désert d'ennui ».

Par un mouvement inverse, il suffit de presque rien, de deux pièces mansardées, une chambre, un salon, que lui a réservés sa mère dans la maison d'Honfleur, au deuxième étage, pour qu'il découvre, au-delà du port, « l'ampleur du ciel, l'architecture mobile des nuages, les colorations changeantes de la mer, le scintillement des phares ». Alors, « les formes élancées des navires, au gréement compliqué », balancées par la houle, « servent à entretenir dans l'âme le goût du rythme et de la beauté ». Encore, comme l'a fait observer Claude Pichois dans son indispensable édition des *Œuvres complètes*, le poète vivait-il plus sur des souvenirs que sur des impressions directes quand il a écrit ces phrases élégantes d'un des poèmes en prose du *Spleen de Paris*, « Le Port », indiscutablement plus tardif.

Honfleur, notait Victor Hugo en 1836, est « un port ravissant plein de mâts, et de voiles, couronné de collines vertes, entouré de maisons étroites ». Le lieu évoque donc à la fois ce que Paul Claudel, dans l'une de ses *Cinq grandes odes*, appellera « la dilatation de la houle », et par contraste l'étroitesse des logis qui sont soumis à ses assauts. Le nom donné par Baudelaire à la maison familiale d'Honfleur, « la maison-joujou », fixe un point d'ironie dans le paysage de marine.

Cette ironie peut s'expliquer aussi par le fait que, loin d'être un héritage des Baudelaire ou même des Dufays, la maison de Honfleur a été achetée par le beau-père mal-aimé, le redoutable général Aupick. Il ne l'a pas fait construire, comme pourrait le laisser croire une lettre de sa femme – tout au plus a-t-il fait ajouter un kiosque dans le jardin et adjoindre à la petite maison le « mirador », véranda et jardin d'hiver –, mais il l'a acquise en l'état le 7 mars 1855. Il avait été sensible à la situation de la propriété sur la falaise, au-dessus du port d'Honfleur. Le jardin formait une terrasse avancée, que le nouveau maître des lieux, en raison de ses souvenirs de diplomate, sans doute, avait appelée « le Bosphore ».

Le général Aupick avait le projet d'y passer trois mois chaque année. Mais ses fonctions de sénateur, ses divers engagements ont réduit la durée et le nombre de ses séjours. Avec Claude Pichois et Jean Ziegler, on peut estimer qu'il en a « peu profité » jusqu'à sa mort, survenue le 27 avril 1857 à son domicile parisien, 91, rue du Cherche-Midi.

C'est donc délivré du beau-père autoritaire que Baudelaire envisage, dès ce moment-là, de s'installer dans la « maison-joujou ». Il n'arrive pourtant à Honfleur, avec livres, manuscrits et bagages, que vers le 21 janvier 1859. Le moment est propice, car il a signé un contrat d'édition qui devrait lui assurer un revenu non négligeable, mais exige une grande régularité. Le séjour se révèle vite fécond. Dès le 4 février, Baudelaire écrit à l'éditeur des *Fleurs du mal*, Auguste Poulet-Malassis : « J'ai fait une nouvelle fleur : "Les Voyageurs" ». Le poème s'intitulera finalement « Le Voyage ». Suivront « L'Albatros », ou une nouvelle version de ce poème, « Danse macabre », « Les Petites Vieilles », « Les Sept Vieillards ». Cette dernière évocation, si implacable, si distante de la charité romantique, commence dans la « fourmillante cité » et

s'achève sur une vision marine :

« Vainement ma raison voulait prendre la barre ;
La tempête en jouant déroutait ses efforts,
Et mon âme dansait, dansait, vieille gabarre
Sans mâts, sur une mer monstrueuse et sans bords ! »

Les intentions de l'écrivain sont fermes. « Me voici bien et dûment installé », écrit-il à son ami Charles Asselineau, le 1^{er} février 1859. « Je vais battre monnaie, sans répit, n'ayant plus de prétexte pour transiger avec le travail ». À Poulet-Malassis, le même jour : « Ouf ! me voici absolument installé, et prêt à remplir tous mes devoirs ; je veux dire : privé de prétexte pour y manquer ». Et à Sainte-Beuve, le 21 février : « Nouvelles fleurs faites, et passablement régulières. Ici, dans le repos, la faconde m'est revenue ». Le mot amuse : on imagine Baudelaire devenu conteur de veillées, ou orateur sur une place publique de province...

Tout n'est pas gai pour autant à Honfleur, même si Baudelaire a plaisir à y retrouver ses amis peintres, en particulier Eugène Boudin, qui écrira en 1896 à son ami Soudan de Pierrefitte que, dans son « pavillon ensorcelé », il « régalaît Baudelaire de ses ciels au pastel ».

« Il fait bien froid », écrit Baudelaire à Asselineau le 20 février – l'on devine aisément que la « maison-joujou » était mal chauffée. Il précise même : « Il fait positivement moins froid qu'à Paris, mais c'est un autre genre. Chaud ou froid, c'est humide ; jamais sec. Aussi cela me semble plus froid ». Il se sent seul, et il craint qu'on ne l'oublie. Enfin, éternel refrain, il manque d'argent. La chronique locale dont il se fait prudemment l'écho ne suffit pas à le distraire : ce sont, éternelles elles aussi, des histoires de curé et de maire, et, plus piquante, la mésaventure grotesque de la femme du maire prise en flagrant délit d'adultère dans un confessionnal...

On ne s'étonne donc pas de voir Baudelaire de retour à Paris dès le 4 mars 1859, et pour six semaines. Les nécessités du travail le ramènent à Honfleur du 21 avril à la mi-juin : il doit rédiger *Le Salon* de 1859. Il revient dans la « maison-joujou » plusieurs fois, au moins en décembre 1859, en octobre 1860, et encore en juillet 1865, toujours de manière furtive, parfois même entre deux trains. Le rêve d'une installation à Honfleur est resté un rêve, et sur ce point on ne peut que donner raison à Jérôme Thélot². La relation espacée de Baudelaire à Honfleur est à l'image du rapport qu'il entretient avec sa mère : elle lui est indispensable et pourtant il la tient à distance, comme le prouve sa correspondance.

On peut donc considérer Charles Baudelaire comme l'hôte temporaire de la « maison-joujou ». Mais il n'a jamais été l'ermite d'Honfleur comme Gustave Flaubert a été l'ermite de Croisset. Il n'aura fait qu'y passer. Tout au plus le pharmacien du lieu, non pas M. Homais, mais M. Allais (le père d'Alphonse Allais, le célèbre humoriste) se rappelait-il lui avoir vendu du laudanum dont l'opiomane français avait besoin pour apaiser ses douleurs intestinales persistantes, dues à la syphilis. Encore en 1900, un érudit local comme il en est dans toutes les sous-préfectures, et même dans un chef-lieu de canton tel Honfleur, un nommé Charles Bréard, féru des vieilles rues et des vieilles demeures de sa ville, pouvait jeter un regard sur la « maison-joujou » et écrire que « le souvenir des excentricités de cet étrange poète subsiste toujours ». L'excentricité se réduisait-elle au port d'une cravate rouge, comme le suggèrent ses meilleurs biographes ? Il est permis d'en douter...

1. Cette présentation doit beaucoup aux travaux du grand baudelairien Claude Pichois. À voir en particulier, les *Œuvres complètes* de Baudelaire (Gallimard, 1975-1976) et la biographie qu'il a rédigée avec Jean Ziegler, *Charles Baudelaire* (Fayard, 1996).

2. Voir son article « Paris/Honfleur ou l'impossibilité d'œuvrer », in *L'Année Baudelaire*, Klincksieck, 1994, n° 1.